

Marc Cholodenko

Imitation



Extrait de la publication

Imitation

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

HISTOIRE DE VIVANT LANON

LA POÉSIE LA VIE

QUASI UNA FANTASIA

QUELQUES PETITS PORTRAITS DE CE MONDE

UN RÊVE OU UN RÊVE

MON HÉROS (*Je ne sais pas*)

Aux éditions Christian Bourgois

LE ROI DES FÉES

Aux éditions Flammarion

PARCS

LE PRINCE

CENT CHANTS À L'ADRESSE DE SES FRÈRES

LES ÉTATS DU DÉSERT (Prix Médicis, 1976)

Aux éditions Hachette

TOMBEAU DE HÖLDERLIN (*épuisé*)

LES PLEURS (*épuisé*)

2 ODES (*épuisé*)

MORDECHAI SCHAMZ (*épuisé*)

LA TENTATION DU TRAJET RIMBAUD (*épuisé*)

MEURTRE (*épuisé*)

Aux éditions Salvat

BELA JAI

Aux éditions Julliard

MÉTAMORPHOSES

Aux éditions Sables

M'ÉLOIGNANT, M'EN REVENANT

Marc Cholodenko

Imitation

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2002
ISBN : 2-86744-914-6

www.pol-editeur.fr

Qu'est-ce que c'est. J'ai avancé quelque chose qui m'a été pris. Je ne saurai pas ce que c'était. Quand cela me sera redonné cela aura été changé par cela qui me l'a pris. Comment cela m'a-t-il été pris. Qu'est-ce que cela qui me l'a pris. Comment sais-je que cela me sera redonné. Je ne sais pas comment je le sais. Je sais seulement que je le sais. De même que je sais que cela me sera redonné comme cela m'a été pris. Que cela qui prend est cela qui donne. Que prendre et donner est le même pour

cela. Ce que j'ai avancé m'avait été donné et ce que j'avance est ce qui m'est donné. C'est le même mouvement dont je ne peux percevoir le temps qui fait que c'est la même chose dont je ne peux percevoir la nature ce qui m'est pris et donné que j'avance et qui m'est avancé. Ce temps est autre que le mien. Il le comprend. Ce temps est plus long et plus court que le mien en même temps. Plus long quand je le perçois court plus court quand je le perçois long. Long si je le reçois court court si je le reçois long. Il est qu'il y a différence. Il est la différence. Il est la respiration dans laquelle je respire. Cela est la différence entre la respiration et ma respiration. Je perçois cela comme actif mais seule est active la manifestation de la différence pour moi. Il n'y a d'actif que la manifestation de la différence en moi. La manifestation n'est pas consciente elle n'est pas conscience elle n'est qu'activité. Je sais qu'elle est

aussi sûrement que je sais que je respire mais non de la même façon car je peux vérifier que je respire en m'empêchant de respirer. Je ne peux pas agir sur la manifestation. Elle est plus sûrement que ma respiration. Elle est une immortalité dans ma mortalité. Elle est un air qui me respire quand je respire. Elle est que je peux affirmer cela. Elle est ce savoir. Ce que j'ai avancé je ne le sais pas. Il a été avancé à travers moi. J'ai inventé que j'avancais. Le début est toujours inventé. Il n'y a pas de début. Il n'y a qu'une coupure qu'il faut forcer dans une continuité. Le suspens d'une respiration l'évocation d'une mort son invention. Seule l'évocation du retour d'une fin peut faire brèche avancée. Il n'y a rien au-devant. Rien qu'on puisse avancer. Il n'y a que le souvenir unique le même souvenir chaque fois déformé d'une fin manquée de peu effleurée par l'imagination. Se souvenir est ce souvenir qu'il

fut une fin passée toujours chaque fois reportée. Manquée. Passée. Reportée. Inventée. C'est déjà merveilleux. Comme c'est merveilleux. Si nous nous en contentons c'est que cette merveille nous comble. Nous sommes pleins de cette merveille et contentés par elle sans le savoir. Mais cette fin impossible ne peut pas être généralement reconnue. Elle est inventée par chacun et aucun ne peut la reconnaître pour ce qu'elle est étant chaque fois reformée. Que je commence quand je commence quand je coupe voilà sa forme apparue. Chaque commencement est sa forme. Je ne coupe rien. J'évoque je suis je repasse sur les contours d'une forme. Cette forme n'est pas une forme elle est qu'il y a la forme elle est la forme. Quand je commence quand je coupe dans rien je fais qu'il y a une forme une délimitation une part une autre un côté un autre une définition le semblant

d'une fin. Dans cet incessant commencement je ne peux commencer que par une fin. Trouver le suspens d'une place que dans une fin. C'est la fin qui commence il n'y a pas de fin. Dans cette merveille qui me comble il n'y a que le souvenir l'appel d'une fin pas de fin à ce rappel pas de fin. Le rythme de cette négation est celui qui me respire. Cette fin pas de fin. Ce jeu injouable dont on n'a pas le temps de se demander s'il est jouable avant qu'il ait changé. Ce jeu qui n'a que son nom pour nous être connu et c'est merveille que cela suffise à nous combler. C'est merveille de pouvoir savoir qu'il y a un jeu qui n'est que jeu et que cela suffit à notre savoir de ce jeu. Le jeu qui se pourrait jouer s'il était un jeu mais qui est le jeu. C'est le jeu du respir dont les règles sont le rythme de la respiration. C'est le je de la respiration. C'est le dernier respir que je peux rappeler ma dernière fin la dernière forme de la

fin. Quand j'inspire j'aspire la forme de la fin. Quand j'expire je commence je suspends le rappel d'une fin le retour à une place. Ou l'inverse : la distinction se fond dans le rythme du souffle. C'est la fin qui a un rythme pour nous. Notre souffle est un rythme qui ne se possède pas. Il ne nous possède pas. C'est la fin qui nous donne le rythme qu'elle a. Dans ces endroits qui me trouvent chaque jour ces trous l'évier le lavabo la baignoire la cuvette l'écran le cadre la porte la fenêtre par ces trous qui me trouvent toujours pour me poursuivre à continuer à travers les images qu'eux-mêmes donnent de la fin je cherche je vais à la place où je suis la fin jamais par ces mouvements qui me continuent j'entaille je coupe la forme qui m'est qui me montre être. Ce n'est pas une image c'est un espace juste trop grand pour être fixé d'un seul regard un mouvement fini qui n'a pas eu de commence-

ment se perpétue par reproduction. Dans cette chambre il y a un camarade à moi. Si j'étais seul je serais seul au monde il n'y aurait pas de chambre. Il n'y aurait que le monde moi. Dans cette chambre il est avec moi il sait chaque fois rester différent de moi. Il est pour me poser la question. Il est pour me donner forme de question devant ce qui se trouve là me forcer à inventer si c'est un chemin un sentier une route ce trait. Il ne me laisse pas laisser ce qui est il me force à dire ce qui est là. Il veut que j'invente sinon je serais seul je serais que je suis avec ce qui est. Il est comme un miroir coupant des formes à ce qui est. Il est ce qui me force à décider le volume différent du plan. Il est ma parole il m'oblige à donner ma parole en garantie de ce qui est. Chaque fois je suis obligé à le combattre c'est son acte c'est lui il est que je ne peux pas l'abandonner à sa puissance. Je ne peux que l'obliger à me forcer

à décider le chemin l'herbe entre les deux bandes de poussière. Par le trou je poursuis j'avance l'odeur de l'herbe et de la poussière je les lâche. J'abandonne l'herbe à la poussière la poussière à l'herbe. La défaite n'est pas consommée elle ne peut jamais être finie. Elle traîne tarde à se dissiper. Je me suspends comme d'un soupir comme si je pouvais m'arrêter pour regarder en arrière la fin que c'eût été si j'avais pu les retenir. Il reste quelque chose de ce que c'eût été. Entre avoir juste cessé et être tout près de commencer quelque chose demeure. Je suis forcé à l'appeler le soupir d'une odeur douleur du savoir oublié d'une odeur. Je veux le décrire. Je souffle l'herbe la poussière comme un dieu dans les narines d'une figure en terre. D'un souffle j'ouvre le champ entre ce qui n'est plus et n'est pas j'avance la différence d'odeur entre l'herbe et la poussière. Ce n'est qu'une différence rien retenant la

séparation de ses deux termes le chemin un champ de rien qui eût été pour me comprendre eût-ce été une fin. Je poursuis j'avance j'invente je ne peux pas ne rien savoir le rien dans la chambre m'aspire à le poursuivre le chasser. Le camarade y est il me tend les instruments à prolonger. Rien n'est pas possible voilà déjà de l'herbe comme elle est fraîche au sentir au toucher de la poussière comme elle est tiède aux mêmes. L'une effleure quasi-fleurs l'autre glisse et crisse quasi-caresse quasi-griffe. J'y ajoute de la paume de la joue à défaut de ce qui demeure ailleurs appelle à y séjourner. Comme un dieu déçu de sa création j'avance de la paume un geste transparent qui ne balaye rien n'ajoute pas même sa trace au fatras qui commence à s'installer. C'est en vérité un tas déjà formé une installation qui se cache et dresserait sans délai sa forme immuable contre toute tentative de la

déformer. Non que cela soit possible ou même pensable. Sa forme est la forme même formant déjà toute tentative contre elle l'ayant déjà toute formée rejetant au rêve à ses formations inaccessibles tout projet de ce faire. Elle est la mère accouchant sans cesse. Je ne veux pas de cette herbe de cette poussière et je les ai inventées. Elles viennent de la même mère d'où je viens ensemble poussés au-dehors du même siège couvés. Nous sommes pareils de même forme. Elles sont ma forme comme je suis leur matière et l'inverse. Nous sommes ensemble sous la mère qui reste sur nous comme le ciel sur la terre refusant de bouger sans qu'il y ait rien entre à couper qui ouvrirait le hiatus le soupir où nous libérer. Il suffirait d'un souffle infime pour nous faire aller commencer à nous séparer dérivant l'un de l'autre libérés moi de mes jumelles pensées elles de leur jumeau obligé. Si elles

me détestaient comme je le fais elle seraient comme je suis et d'un commun désaccord d'une détestation pareille nous pourrions nous quitter. Nous sommes mêmes sans qu'elles soient ainsi que je suis. Cela est la différence qui nous fait inséparables. Je refais le geste de couper celui de Cronos même commençant à séparer. Dans mon impuissance j'ai puissance de refaire le geste divin pour prouver qu'il ne fut qu'une fois efficace. Dans mon état il m'est donné d'être chaque fois en cette fois hors actualité. Je suis tel le dieu ouvrant au temps une fois ouvert le temps. Je suis le dieu qui pose la fois autant de fois qu'il m'est loisible d'en décider. Je peux faire le geste. Est-il possible que celui qui ouvrit au temps n'avait pas pouvoir de faire autrement. Est-ce que le seul pouvoir qui soit est celui de ne pouvoir faire autrement. Est-ce que la seule puissance est l'impuissance à faire le

choix. Je peux faire autant de fois que je désire le geste que le dieu ne put faire qu'une fois. Dans le vide j'ai tous les choix de vide. Est-ce que dans le plein il n'y a que le plein l'impossibilité d'en libérer un geste. Est-ce que le dieu est une figure prise dans le plein au geste indiscernable de son milieu comme de ses tenants et aboutissants. Est-ce qu'un seul geste du dieu est l'univers comme la goutte est la mer et par conséquent le dieu même. Est-ce que le dieu sait n'être rien d'individuel ni de pensant ni de voulant se sacrifiant à l'efficacité de son geste son inéluctabilité à l'univers. Est-ce que je dois avouer que je suis partie de mes pensées. Me reconnaître indiscernable de ces détestables. Je fais le geste de les caresser de les bénir de les lustrer presque comme de les créer sans pour autant parvenir à les rendre modelables et aimables. Elles demeurent miennes haïssables inséparables. Il serait

un dieu l'homme indiscernable de ses pensées autant créé par elles que les créant le clou infime fiché dans l'univers cette fois minime pour toutes. À vrai dire il ne serait rien de tout cela rien de discernable rien de différent de toutes les différences. Invisible inconnaissable insituable il ne serait rien de dicible. Je fais pour voir le geste de rien. De me refermer sur mes pensées d'une main de les refermer sur moi de l'autre en joignant les deux paume à paume comme si je pouvais les compresser ainsi les perdre les mêler. Pourtant persistent d'un côté l'herbe la poussière de l'autre une aspiration différent d'elles mes pensées mon cerveau ma main sans quoi elle ne serait pas sans quoi il ne serait pas ni mon œil ma bouche mon etc. interminable le général etc. séparable de l'univers réductible à une chambre pourvue d'un camarade pour l'y fixer l'y reconnaître en une image de

différence une différence d'image un signe de position d'opposition comme l'herbe entre les bandes de poussière un geste de part et d'autre d'avant et après un signe divin stèle marquant un bosquet. Elle ne peut pas le manquer le bosquet la stèle il ne peut pas la manquer la stèle le bosquet comme s'ils pouvaient se manquer être sans rapport une fois plantés. Comme si mon camarade et moi pouvions nous séparer cependant qu'il y a apparence que cela se puisse comme pour moi et les pensées l'etc. interminable et les différentes pensées qui sommes étrangers différents et inséparables et semblons non différents et séparables. Quelque geste que j'y fasse elles persistent et me font persister. Comme il serait bon de s'y fondre abandonner tout aussi que de les annihiler. J'y pose la joue la paume. Tant d'un côté que de l'autre ça résiste. Ni les uns ni les autres ne veulent rien lâcher. Je ne me perdrai pas

N° d'éditeur : 1793
N° d'imprimeur : 022697
Dépôt légal : décembre 2002

Imprimé en France



Marc Cholodenko
Imitation

Cette édition électronique du livre
Imitation de MARC CHOLODENKO
a été réalisée le 20 juillet 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en novembre 2002
par Normandie Roto Impression s.a.s
(ISBN : 9782867449147 - Numéro d'édition : 2657).
Code Sodis : N46449 - ISBN : 9782818009918
Numéro d'édition : 230887.